

cieux et quelque peu bellâtre. Cette légère intrigue est développée avec un goût parfait, sans fâcheuse sensiblerie, sans cruelle sécheresse. Les deux scènes principales de la comédie sont des mieux faites; la subtilité n'y nuit pas à la clarté, et les sentiments des personnages s'y modifient peu à peu, avec beaucoup de naturel. Le dialogue, tantôt spirituel, tantôt ému, est toujours de la plus grande justesse, de la plus fine élégance. MM. de Flers et de Caillavet ont fait preuve, dans cette petite pièce, d'un incontestable talent.

Mlle Mégard, MM. Gémier et Frédal mettent en valeur *le Cœur à des raisons*.

M. Tristan Bernard a écrit des pièces plus longues que *Daisy*, il n'en a pas écrit de plus importante. Dans cet acte se résument les qualités diverses de M. Tristan Bernard : il y a là une ironie aiguë, une connaissance exacte des caractères, une observation juste des mœurs, et aussi un art subtil de conduire une intrigue. Il y a encore, dans *Daisy*, des moments d'une jolie émotion, d'une tendresse charmante. L'aventure du pickpocket Charley, de son camarade Dago et de la petite Léa est simple; elle a de quoi nous divertir, et nous attendrir un peu, et il semble que M. Tristan Bernard ait mis un soin spécial à nous la conter. Il faut, pour écrire une petite comédie pareille à *Daisy*, un talent bien rare. M. Tristan Bernard mérite une estime singulière. *Daisy*, sous son apparence légère, est plus fortement pensé que bien des pièces copieuses, et où abondent les maximes ou les conférences.

Daisy est joué avec talent par Mlle Jane Heller, par MM. Jarrier, Adès, Mallet, et M. Génier y est excellent.

La farce de M. Hugues Delorme, la **Marchande de pommes**, n'est pas désagréable. C'est une sorte de parade assez gaie, écrite en vers alertes, et que disent comme il sied Mme Renée Bussy, MM. Berthier, Baudoin et Capellani.

On aurait pu, je pense, faire de la **Princesse Bébé** une agréable comédie. Le premier acte n'était pas sans délicatesse; mais le second est d'une fantaisie assez lourde, et dont la vulgarité est parfois difficile à supporter. Le troisième se relève un peu; MM. Pierre Decourcelle et Georges Berr ont imaginé un quiproquo assez divertissant, et le roi y pêche à la ligne avec une bonhomie joyeuse. Il est fâcheux que la musique de M. Louis Varney ne fasse qu'alanguir la *Princesse Bébé*.

MM. Germain, Torin et Victor Henry sont toujours d'excellents comiques.

Il ne faudrait pas s'étonner si, dans quelque temps, M. René Fauchois tenait un rang honorable parmi les auteurs dramatiques. Certes, l'auteur de **Louis XVII** est encore inexpérimenté ; la composition de son drame est peu serrée, et il n'évite pas toujours les effets trop faciles. Mais il sait faire mouvoir des personnages, il sait construire une scène, il sait trouver le mot ou le geste qui porte. Si son vers est quelquefois un peu lâche, il est souvent aussi pittoresque et ferme, et maints couplets du drame se terminent d'une manière tout à fait heureuse. M. René Fauchois semble avoir de nobles ambitions ; les grandes promesses qu'ils nous donne permettent de bien augurer de son avenir.

Dans le **Matamore**, de M. André Arnyvelde, il y a d'agréables vers ; mais la pièce est d'une composition trop peu rigoureuse : quelquefois gaie et alerte, elle est trop souvent languissante.

Le drame d'Alméida Garrett, **Frère Luiz de Souza**, est, nous dit-on, considéré par les Portugais comme un des chefs-d'œuvre de leur théâtre : il me semble, néanmoins, être d'un assez médiocre intérêt. Des situations curieuses y sont traitées d'une façon vraiment trop sommaire. Il semblait, le plus souvent, qu'on jouât un scénario, quelquefois même rapide, plutôt qu'un drame achevé. Alméida Garrett s'est inspiré, sans doute, des grands maîtres espagnols ; il connaissait certainement les drames religieux de Lope de Vega et de Calderon : mais il était loin d'avoir l'habileté dramatique et la vigueur de ses modèles.

A. - FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Pelléas et Mélisande, drame lyrique de Maurice Maeterlinck et Claude Debussy.

Quand un poète a forgé pour son rêve la chaîne irrévocable des syllabes choisies, quand son œuvre est faite, il la confie à un émissaire silencieux et sûr. Le livre est fier ; il faut qu'on aille à lui. Le livre ne parle qu'en tête-à-tête ; il ne dit sa pensée qu'à ceux qui la peuvent comprendre. Avec les autres, il se tait ; il a le droit de mépriser. Mais s'il rencontre